

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

PYGMALION

AICARD, JEAN

Poème dramatique — 1872

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

UNE FEMME

32 répliques

UN STATUAIRE

29 répliques

UN SERVITEUR

4 répliques

CHOEUR INVISIBLE DE JEUNES PAYSANNES

2 répliques

Personnages muets & suite : UNE STATUE

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

PYGMALION	5
-----------------	---

PYGMALION

SCÈNE PREMIÈRE

La Statue, La Femme, Le Serviteur.

LE SERVITEUR *(à la femme encore invisible)*

Non !... Mon maître défend qu'on passe cette porte !
Ce seuil m'est à moi-même interdit.

(La femme apparaît.)

LA FEMME

Eh ! Qu'importe !
J'entrerai, je le veux.

LE SERVITEUR

Dieux !

5

LA FEMME

Surveille avec soin
Le retour de ton maître ; aperçois-le de loin
Et reviens aussitôt m'avertir. Va, te dis-je.

LE SERVITEUR *(à part)*

J'obéis ; malgré moi je fais ce qu'elle exige.

SCÈNE II

La Femme, La Statue.

(Elle s'avance vivement vers la droite et, devant la statue ; s'arrête ; elle la contemple un moment en silence, puis :)

(Un silence.)

(Exaltée, elle saisit un marteau.)

(Elle s'arrête au moment de frapper.)

LA FEMME

Te voilà donc, statue, ô marbre froid et dur, 10
Debout dans ta beauté sous un rideau d'azur,
Ainsi qu'une déesse au fond d'un sanctuaire,
Dans un temple où peut seul entrer ton statuaire.
Ô souvenir poignant ! quand tu n'étais encor
Qu'un bloc de marbre informe acheté pour de l'or, 15
Au sculpteur hésitant je servis de modèle...
Et c'est de ma beauté qu'il t'a faite si belle !
Hélas ! quand il m'eut pris mon charme, à son insu,
Lorsque de mon amour secret, il eut reçu
La fièvre de créer son oeuvre dans la joie, 20
Il me chassa bien loin de lui, comme on renvoie
Le valet qui n'est plus utile à la maison,...
Puis un immense orgueil égarant sa raison,
Le coeur palpitant d'aise et l'ivresse dans l'âme,

Il aima la statue au lieu d'aimer la femme ! 25
 Depuis ce temps, il est tombé comme un vaincu ;
 L'artiste meurt en lui, l'homme n'a plus vécu ;
 Il laisse, oisif et seul, s'éteindre son génie,
 Faute de cet amour qui me brûle, et qu'il nie !
 Tu souris, toi, pendant que je pleure sur lui, 30
 Comme si tu pouvais comprendre mon ennui !...
 Qu'es-tu donc pour oser lutter avec la femme,
 Toi, corps vide d'esprit, regard vide de flamme !
 Qu'es-tu, fragile corps ? que pourrais-tu sur moi ?
 Rien !... Mon orgueil est juste et grandit près de toi ! 35
 Un seul de mes cheveux, un soupir de ma bouche,
 Mon regard qui te voit ou ma main qui te touche,
 Sont beaucoup plus que toi, froide immobilité !
 Je peux, moi, le sais-tu ? déformer ta beauté,
 Briser d'un coup ces pieds, ces bras, ces mains, ce torse, 40
 Ce front ! — qui sont soumis au vouloir de ma force.
 Tiens ! Sous le marteau lourd, croule en mille débris !
 Mais non ! Reste debout ;... Assez tôt j'ai compris
 Que j'allais me frapper dans ma beauté moi-même.
 En t'aimant, malgré lui, c'est un peu moi qu'il aime ! 45
 Et puis, l'art est divin, l'art est grand ! Après moi,
 Après la vie en fleurs, les dieux, l'amour, la foi,
 C'est toi le but sacré : tu marches la seconde,
 Et nous berçons le rêve et la douleur du monde !
 Ô chef-d'oeuvre de l'art, sous la splendeur du jour, 50
 Toutes deux avons droit à notre part d'amour ;
 Tu m'as ravi la mienne, et je te la réclame :
 Tu garderas l'esprit ; je veux le coeur et l'âme !

SCÈNE III

La Statue, La femme, La Serviteur.

LE SERVITEUR

Le maître est là ; fuyez ! J'ai peur ; fuyez, fuyez !

(Elle se dissimule derrière un pli de draperie.)

LA FEMME *(les yeux toujours fixés sur la statue)*

Je vais le voir verser tout son coeur à tes pieds.

55

SCÈNE IV

La Statue, La statuaire, La Femme cachés.

(Il arrive, rêveur, un peu triste ; il marche lentement vers la statue.)

(La femme paraît.)

LE STATUAIRE

Immuable splendeur, ô sereine harmonie,
Ode en marbre éclatant que sculpta mon génie,
Fière déesse à qui je donne tant d'amour,
Pourquoi ne me rends-tu que froideur en retour ?
Ton créateur pourtant veut être ton esclave,
Enchaîner son génie à ta grâce suave,
T'avoir pour seul triomphe et t'avoir pour seul bien ;
La richesse n'est rien ; la puissance n'est rien !
Et quand je te contemple ici, seul et sans gloire,
L'univers méprisé s'en va de ma mémoire !
Comme est belle ta tête ! et beau le mouvement

60

65

De tes bras souverains arrondis doucement !
Comme ton sein pourrait vivre et bondir à l'aise !
A peine sur le sol si ton pied léger pèse,
Et le pli de ton voile, aux hanches retenu, 70
Trahit tous les secrets de ton corps chaste et nu !
Oh ! si le sang du coeur soulevait ta poitrine,
Si je pouvais en toi souffler l'âme divine,
Quel éblouissement me ferait chanceler !
Si, plus léger encor, pouvait se desceller 75
Du marbre qui le tient ton pied, la grâce même !
Si je voyais ta bouche éclore et dire : « J'aime ! »
Et si tu descendais vers moi, tendant les bras,
Lente et me souriant, oh !...

LA FEMME

Ne blasphème pas !

80

LE STATUAIRE *(sans la voir)*

Ciel ! Qui donc a parlé ! Les dieux, les dieux eux-mêmes.
Ayant pris mes regrets pour autant de blasphèmes,
Les dieux m'ont-ils donné cet avertissement ?
Non ! les dieux sont muets autant que sourds, vraiment !
Quelqu'un doit être ici !

85

LA FEMME

Moi ! Calme ta colère.

LA STATUAIRE

C'est toi dans ma maison ! toi ! toi ! qu'y viens-tu faire ?

LA FEMME

Calme donc ce courroux.

LA STATUAIRE

Que veux-tu ? Va-t'en, fuis !

LA FEMME

Je ne m'en irai pas ; tu sauras qui je suis.

90

LA STATUAIRE

Je ne l'ignore point.

LA FEMME

Tu te trompes toi-même :
Mon nom ?

LA STATUAIRE

Va-t'en.

(Le statuaire fait un geste de suprême ennui.)

LA FEMME

Je suis une femme qui t'aime.
C'est tout ce que tu sais ; l'oubli t'a pris mon nom ;
Mais l'amour, sais-tu bien ce qu'est l'amour ?

95

LA STATUAIRE

Oui.

LA FEMME

Non !

Non ! Tu ne sais donc pas qui je suis !

100

LA STATUAIRE

Va-t'en, femme !

LA FEMME

Eh bien ! C'est moi la vie et l'amour, Psyché, l'âme !

LA STATUAIRE

Je ne te connais point.

LA FEMME

Donc, tu me connaîtras !

LA STATUAIRE

J'ai mes dieux.

105

LA FEMME

De faux dieux.

LA STATUAIRE

Va-t'en !

LA FEMME

Tu m'entendras !

J'ai pitié de l'erreur, et je te trouve à plaindre

D'aimer un être froid qui ne sait pas étreindre ;
Un jour tu me chassas ; je reviens aujourd'hui.
Quand l'homme fuit l'amour, l'amour s'attache à lui :
Me voici de nouveau, j'arrive et je m'impose :
Je veux lutter avec la beauté d'une chose !

110

LE STATUAIRE (*regardant la statue*)

Son triomphe est certain.

115

LA FEMME

Tu le crois ?

LA STATUAIRE

Je le crois.

LA FEMME

Eh bien ! ouvre les yeux de ton esprit, et vois !

LA STATUAIRE

Femme, va-t'en d'ici ; va-t'en ; tu perds ta peine ;
Tes reproches sont vains et ta constance est vaine ;
J'ai, te dis-je, mes dieux, mon rêve, mon amour ;
D'espoir et de regrets j'ai mon lot chaque jour,
Si lourd qu'à le porter mon courage chancelle.
Regarde. J'ai créé cette forme immortelle.
Elle est à moi, de moi. Si tu peux, apprend-moi
Un espoir plus profond, un plus terrible effroi
Que ceux que j'ai sentis quand, la main sur la pierre,
Je recherchais au fond d'une ébauche première
Les seuls et vrais contours de ma divinité
Qui gisaient, incertains, dans le bloc tourmenté.

120

125

130

Mon amour et mes dieux, c'est l'art ; c'est elle encore.
 Oui, je t'aime, Beauté !... Déesse, je t'adore !
 N'est-ce pas toi la vie ? — Est-ce mon propre coeur,
 Ou, quand tu jaillissais sous mon ciseau vainqueur,
 N'ai-je pas entendu, sous ta mamelle gauche, 135
 Un battement de coeur vague comme une ébauche
 Et se gonfler ton sein d'insensibles soupirs ?
 Oh ! c'est toi le seul but digne de mes désirs :
 Tu ne trahis pas, toi, du moins ! L'être qui t'aime
 Te retrouve toujours belle, toujours la même, 140
 Immutable et debout, pure éternellement,
 Et tu grandis celui qui devient ton amant !

LA FEMME

Non ! car loin d'animer d'un feu nouveau ton âme,
 Elle a de ton génie éteint l'ancienne flamme,
 Et te voilà vaincu, faible, gisant, dompté, 145
 Et replié sur toi dans ta stérilité.
 Ah ! tu te réjouis de n'avoir pour souffrance
 Rien que ton vain regret et ta fausse espérance,
 Imaginaire mal et factice douleur
 Qui blessent ton esprit sans effleurer ton coeur ! 150
 Eh bien ! sache-le donc, apprends-le de ma bouche,
 Ton mal est volontaire et n'a rien qui me touche ;
 Il ne te grandit pas ; un homme doit subir
 Une grande souffrance au coeur s'il veut grandir !
 Il faut, les yeux noyés de larmes, qu'il gémisses, 155
 Qu'il emporte partout avec lui son supplice,
 Et l'art sublime essuie alors avec sa main
 Les pleurs jamais taris de ce malheur humain !
 Tu n'es pas le premier dans ce vieux monde (écoute !)
 Qui sur tant de chemins se soit trompé de route ; 160
 Tu n'es pas le premier qui las de tant souffrir

Pour sa chimère ainsi se soit laissé mourir !...
Un statuaire épris d'une femme de pierre,
Fatiguait vainement les dieux de sa prière ;
Il obsédait le temple, il obsédait le ciel ; 165
Il usait à genoux les marches de l'autel,
Il levait des regards pleins de pleurs aux étoiles,
Et quand il écartait les plis pesants des voiles
Qui dérobaient à tous le marbre bien-aimé,
Il retrouvait toujours du marbre inanimé ; 170
Toujours les mêmes yeux regardaient sans prunelle,
Immobiles et froids, sa douleur éternelle ;
Toujours les mêmes bras se tendant sans désir
Lui donnaient le refus obstiné de saisir,
Et la même hauteur et le même silence 175
Inexorablement niaient son espérance.

LA STATUAIRE

Écrasantes douleurs de l'impossible amour,
Hélas ! je vous connais, je vous connais !

LA FEMME

Un jour,
Elle s'émut enfin, la déesse sans âme ; 180
Les flammes du baiser en firent une femme.
Le souffle de l'amour, le toucher de l'amant
Si lentement vainqueur triompha brusquement,
Et plus grand, plus heureux du moins que Prométhée,
Pygmalion donna la vie à Galathée. 185

LA STATUAIRE

Ô moment savoureux, indicible, inouï,
Où la lèvre naguère immobile dit : « oui ! »,

Ô vous, puissant appel d'un rêve qui s'anime,
 Attrait fatal des bras ouverts comme un abîme,
 Vous avez donc un jour emplì l'âme et les yeux 190
 D'un homme chancelant de l'ivresse des dieux !...

LA FEMME

Tel, cet amant marcha vers la beauté suprême,
 Muet, et tout son corps jetait un cri : « Je t'aime ! »
 La femme n'avait pas quitté son piédestal,
 Et quand ce chercheur crut qu'il tenait l'idéal, 195
 Quand il crut, ce mortel, qu'il inventait la vie,
 Avant que de sa joie il eût l'âme assouvie,
 La femme redevint statue, et, lentement,
 Dans ses bras refermés étouffa son amant.

LE STATUAIRE *(se jetant aux pieds de la statue)*

Eh bien ! J'accepte. Allons, anime-toi, statue ! 200
 Vis, parle, et donne-moi ce grand baiser qui tue !
 Vivre après ce moment ne me serait plus rien !
 Mourir par toi sera sublime !... Je veux bien !

LA FEMME

Que parles-tu de mort désirée et sublime ?
 Que parlais-tu de bras ouverts comme un abîme ! 205
 N'es-tu pas mort, dis-moi ? Ne t'es-tu pas jeté
 Dans cet embrassement fatal de la beauté ?
 Certes ! elle n'a pas replié, ta statue,
 Ses deux bras frémissants de qui l'étreinte tue !
 Elle n'est pas vivante, elle ne vivra pas ; 210
 Mais toi, tu l'as si fort serrée entre tes bras
 Que t'anéantissant complètement en elle,
 Hélas ! Hélas ! Ta propre étreinte t'est mortelle.

Tu ne vis plus. Tu n'es qu'une ombre de vivant,
Mort pour tous, mort pour moi, mort pour l'art décevant !

215

LA STATUAIRE

Je ne te comprends pas. Quoi ! toute ma pensée
Sur le beau rayonnant sans relâche fixée !
Sa clarté réfléchie en mes yeux éperdus ;
Quoi ! mon coeur pris par lui ! mes bras vers lui tendus !
Quoi donc ! c'est là la mort ! quoi ! ce n'est pas la vie !

220

(Montrant la statue.)

LA FEMME

Le souffle créateur t'échappe, âme asservie !
Ce n'est plus l'Idéal...
C'est elle qui te plaît.
Elle, fragment chétif, idéal incomplet,
Elle, frêle unité dans le nombre des formes,
Faible nombre, parmi les légions énormes
Des formes de la vie et des choses qui sont !
Tu peux douter, et dans tes mains prendre ton front,
C'est là le vrai, crois-moi...

225

LA STATUAIRE

Qui ? Moi ! Que je te croie !
Toi qui veux m'enlever mon espoir et ma joie !
M'arracher à l'autel que je tiens embrassé,
Et sur le vide enfin fermer mon bras lassé !

230

LA FEMME

Je veux croiser tes bras : ce n'est pas sur le vide !

Et ce que je voudrais prendre à ton coeur avide 235
 C'est la fausse espérance et le bonheur qui ment.
 As-tu jamais, dis-moi, vu mes yeux seulement ?
 Quand j'étais là, debout pour toi, tremblante et nue
 Devant toi qui cherchais une forme inconnue
 Dans l'argile trop molle ou le marbre trop dur, 240
 As-tu vu dans mes yeux se refléter l'azur,
 Et ma douleur frémir en pleurs à ma paupière ?
 Non ! parce qu'impuissant à fixer dans ta pierre
 La douleur des regards, comme l'azur des deux,
 Tu n'as pas songé même à regarder mes yeux ! 245
 Et pourtant aujourd'hui que voudrais-tu pour elle ?
 La vie ! Ainsi tu sens qu'elle en serait plus belle !

LE STATUAIRE *(pieusement, à la statue)*

Oui, j'ai rêvé de voir palpiter ton contour ;
 D'un vil espoir humain j'ai souillé mon amour,
 Et d'effleurer tes pieds mes lèvres sont indignes. 250
 Oh ! Ne dérange pas la beauté de tes lignes !
 De grâce, par pitié, ne me tends pas les bras !
 Reste-moi belle ainsi ! ne vis pas ! ne vis pas !

LA FEMME

Elle ne vivra pas, artiste, sois tranquille !
 Et vous jouerez sans fin votre muette idylle 255
 Pendant que les printemps émus vivront la leur !
 Va, reste, si tu veux, ployé dans ton malheur ;
 Quelque autre m'aimera. Suis-je pas jeune et belle ?
 Quelque autre à mon amour ne sera pas rebelle,
 Avec qui nous irons, entrelaçant nos mains, 260
 Au printemps qui renaît, par les joyeux chemins.
 Va ! je t'aurais donné la science suprême,
 La science des dieux que l'on sait lorsqu'on aime !

Ta pensée eût, plus haut, pris un plus large essor.
Et je t'aurais donné d'autres chefs d oeuvre encor !

265

LE STATUAIRE *(à lui-même)*

D'autres chefs d oeuvre !

LA FEMME

Enfant ! La vie est si féconde
En elle, coule à flots la beauté sur le monde :
L'artiste est le voleur divin qui la lui prend ;
C'est par elle et non point par soi que l'on est grand !
Homme, triste orgueilleux, souviens-toi que la femme
A le secret profond de raviver ton âme ;
Que rien qu'en dénouant mes cheveux d'or soyeux
Je ferais rayonner des flammes dans tes yeux !
Que, sous ma fraîche peau, la couleur de mes veines
Seule, peut, après tout, rendre tes luttres vaines...
Va, sur ton coeur d'ennuis et de tendresse empli,
J'ai le droit de victoire et j'ai le don d'oubli !...
Mais adieu ! Je renonce à toi.

270

275

LA STATUAIRE

Non ! Reste encore !...

280

(À part.)

LA FEMME

Il s'est troublé !

LA STATUAIRE

Je veux savoir ce que j'ignore ;

Ton secret me tourmente et je veux le savoir.

(À part.)

(Haut.)

(Elle l'entraîne vers la terrasse.)

LA FEMME

Il est à moi !

- Vois donc, vois la splendeur du soir.

285

Là-bas, à l'occident, vois, vois, que de lumière !

La dernière heure est là, semblable à la première ;

(Puisse aussi pur en toi le vrai jour se lever !)

Quoi ! tu ne vins jamais t'accouder et rêver,

À ce moment du soir, devant ce large espacer

290

Vois ce chevreuil qui court... ce nuage qui passe !

Écoute tous les bruits, vois toutes les clartés !

LA STATUAIRE

Un trouble naît en moi !

LA FEMME

Vois, vois, que de beautés !

LA STATUAIRE

Quels parfums dans le vent ! Comme l'ombre s'apprête !

295

L'air doux fait palpiter mes cheveux sur ma tête !

LA FEMME

Regarde. Le soleil a disparu ; la nuit

S'avance gravement ; une étoile la suit,
 Deux, trois, et des milliers, — et des milliers encore
 Qui font l'obscurité douce comme une aurore. 300
 Les bruyères en fleurs, les cyprès, les roseaux,
 Ondulent avec bruit comme les vastes eaux
 De la mobile mer qui là-bas se fait sombre ;
 Voici l'heure des dieux : ils se pressent dans l'ombre ;
 Ils viennent préparer la moindre éclosion ; 305
 Ils viennent présider à la création ;
 Ils viennent dans le vent, les parfums, la rosée,
 Consolant du soleil la poussière embrasée
 Ainsi que du réel le travailleur qui dort,
 Élaborer la vie au creuset de la mort. 310
 C'est l'heure de l'amour mystérieux ; regarde :
 Sous ces arbres lointains un couple se hasarde
 Sans crainte des sentiers profonds et ténébreux ;
 Ils ont senti les dieux cachés passer sur eux,
 Et comprenant qu'ils sont aimés par toute chose, 315
 Par la fleur endormie et par l'étoile éclore,
 Par la lune qui met sur leurs fronts sa clarté,
 Ils marchent, souriants, dans leur nubilité.

LA STATUAIRE

Je vois. Ils sont heureux : ils vivent dans leur rêve,
 Et vers les astres, dans les vents, leur coeur s'élève. 320
 Ils suivent une loi commune à l'univers :
 Ils s'aiment. Les ramiers, au fond des myrtes verts,
 Les loups dans les forêts, connaissent cette joie.
 Moi, j'ai dit, en marchant triste et seul dans ma voie :
 « C'est par moi que le Beau resplendit radieux ; 325
 Je corrige l'erreur dans l'ouvrage des dieux !... »
 Et, leur faisant la guerre avec leurs blocs de marbre,
 J'ai laissé frissonner les colombes dans l'arbre,

Les loups dans la forêt, les amoureux aux champs,
Et les arbres, les airs, les flots dire leurs chants.

330

(À part.)

(Ici on entend le chant d'une flûte, lointain, mais pur et distinct. Au statuaire :)

(Le son de la flûte expire ; on entend de joyeux éclats de rire qui s'éparpillent dans la nuit ; puis le chœur des jeunes filles s'élève.)

LA FEMME

Il fléchit par degrés. Il m'appartient !
Écoute !

Un piéton attardé chante en suivant sa route ;
Un petit rouge-gorge, en quête d'un buisson,
Une dernière fois dit sa grêle chanson,
Et, noir sur le ciel pourpre, un rossignol prélude ;
Une immense rumeur pleine de quiétude
Monte du sein des flots, des forêts et des monts ;
Toute cette rumeur immense dit : aimons !
Et les couples dansants des nymphes, des sirènes,
Sur l'humide prairie ou sur les eaux sereines
Tournent au bruit que fait la flûte du pasteur,
La flûte aux sept roseaux d'inégale hauteur ;
C'est la flûte de Pan, c'est la flûte champêtre
Qui rappelle le bruit doux et profond de l'Être,
Le bruit de la nature, orgue à mille tuyaux
Qu'emplit le grand dieu Pan de souffles inégaux ;
Et voici qu'imitant la nymphe, au clair de lune.
Leste, et d'un pied joyeux, la paysanne brune.
Sur l'aire où tombera demain l'épi de blé.
Danse, lassant un peu le pasteur essoufflé.

335

340

345

350

(Le chant des jeunes filles s'apaise et meurt.)

(Un silence.)

CHOEUR DES JEUNES PAYSANNES

Dansons en chœur, dansons autour de l'aire ronde ;
Nous étions au travail dès la pointe du jour ;
Les Jeunes Gens m'ont dit que le repos du monde
C'est la nuit et l'amour.

355

Dansons en chœur, dansons autour de l'aire ronde ;
Nous étions au travail dès la pointe du jour ;
Les Rossignols m'ont dit que le bonheur du monde
C'est la nuit et l'amour.

Dansons, dansons en chœur autour de l'aire ronde ;
Nous étions au travail dès la pointe du jour ;
Les étoiles m'ont dit que la beauté du monde
C'est la nuit et l'amour.

360

LA STATUAIRE

Le frisson de l'azur a passé dans mon être !...
...Ton souffle tout à coup me touche et me pénètre,
Grand dieu que j'ignorais, amour ! amour ! amour,
Toi qui fais l'ombre plus féconde que le jour !...

365

Magnifique, la nuit glisse sur la campagne ;
Le rythme universel la berce et l'accompagne
Plus lent que lorsqu'il suit la marche du soleil.

370

Ô vie ! Ô mouvement ! Ô sommeil, Ô réveil,
Je vous comprends soudain, éternelle jeunesse !
Je respire à longs flots un bonheur qui m'opprime !
Ô cheveux dénoués ! Caresses dans les soirs
Au fond de la forêt, parmi les arbres noirs !
Femme ! Source d'amour d'où l'idéal ruisselle !

375

Amour, joie et douleur, ô vie universelle,
Si je vous ai compris, mes chefs d oeuvre vivront
Sous ce grand ciel lointain que je touche du front !

REPRISE DU CHOEUR *(affaibli et lointain)*

Les Étoiles m'ont dit que la beauté du monde 380
C'est la nuit et l'amour.

LA STATUAIRE

Sur le fin croissant passe un nuage ; il fait l'ombre
Plus confuse, et je vois les étoiles sans nombre
Fourmiller comme au ciel dans les flots miroitants
De la mouvante mer et des calmes étangs ; 385

Sous d'obscur clartés, des formes indécises,
Dans la plaine debout, — sur les coteaux assises,
Sont sans doute les bois, les rochers, les maisons.
Les nuances du noir marquent les horizons...
Fixe donc en ton marbre ou fixe sur la toile 390

Le frisson du bois sombre ou les feux de l'étoile,
Artiste souverain qui fais la guerre aux dieux,
Ou brise enfin l'orgueil de ton coeur envieux !
Ô nuit sacrée, ô nuit, quel poète superbe
Répétera la voix du vent qui court dans l'herbe, 395
Et quel musicien notera les accords

De tes parfums puissants et doux, subtils et forts ?
Oh ! Venez, prenez-moi, parfums inénarrables,
Vierges senteurs des pins résineux, des érables,
Des lianes flottant dans les souffles épars ; 400

Venez à moi parfums et sons, de toutes parts,
Vous par qui les mortels ne sont pas solitaires,
Vous des secrets des dieux profonds dépositaires,
Venez autour de moi, parlez tous à la fois
Parfum du feu, parfum des eaux, parfum des bois, 405

Emportez-moi bien haut, sur vos vibrantes ailes,
Jusqu'au rêve parfait des formes les plus belles,
Vous, les inspireurs éternels de l'amour !

LA FEMME *(respectueuse avec amour, et inclinée)*

Maître, vous dominez enfin, à votre tour !

(La femme et le statuaire se tiennent embrassés. En ce moment, la lumière douce de la lune les enveloppe. Le groupe amoureux apparaît encadré par la haute architecture des pleins-cintres, qui laissent voir la nuit immense et pâlis-sante, la silhouette des collines baignées par la mer, et la traînée miroitante du reflet lunaire sur les eaux sans fond.)

LE STATUAIRE *(l'entourant de ses bras)*

Femme, dans tes yeux purs resplendit ta prune,
Comme l'étoile d'or dans la nuit solennelle ;
Je t'aime, car c'est toi l'âme de la Beauté !

410

LA FEMME *(dans les bras du statuaire, se détournant à demi et montrant la statue)*

Regarde !... Elle sourit avec sérénité.